



Nahr al-Bared (Liban) : le camps et ses doubles

Nicolas Puig

► To cite this version:

Nicolas Puig. Nahr al-Bared (Liban) : le camps et ses doubles. Michel Agier. Un monde de camps, pp.178-192, 2014. hal-01308511

HAL Id: hal-01308511

<https://hal.science/hal-01308511>

Submitted on 27 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Un monde de camps



Nahr al-Bared (Liban)

Le camp et ses doubles

Nicolas Puig



Zaffé (procession nuptiale) à Nahr al-Bared, baraquements dans le nouveau camp © Nicolas Puig, 2011.

À Nahr al-Bared, au nord du Liban, l'histoire paraît un éternel recommencement. Établi en 1949 par la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge internationale pour accueillir les réfugiés en provenance du nord de la Palestine, le camp est entièrement détruit en 2007 et ses extensions, désignées comme le « nouveau camp » (*al-mukhayam al-jadid*), sont fortement endommagées. Dès le début des hostilités, l'ensemble des habitants est déplacé pour échapper aux bombardements intensifs et aux violents combats opposant l'armée libanaise et les membres du Fath al-islam, un groupuscule composé d'islamistes internationaux, récemment infiltrés dans le camp. La bataille dure plus de trois mois, du 20 mai au 2 septembre, elle s'achève par l'élimination de la plupart des membres du Fath al-islam et la débandade des survivants. Très rapidement, des familles commencent à revenir dans les zones les moins affectées du nouveau camp, s'installant dans les appartements rénovés et transformant les entrepôts et garages en habitations. Trois îlots de baraquements d'urgence sont alors édifiés à la hâte, tandis que l'ancien camp se repeuple au rythme très lent de sa reconstruction, depuis la livraison de la première tranche d'habitations (sur neuf prévues) en avril 2011.

Le plan de reconstruction ne suit pas l'ancien parcellaire, le camp en cours d'édification se superpose donc imparfaitement à sa forme ancienne. À ce premier décalage, s'ajoute celui produit par l'existence d'une nombreuse diaspora, implantée notamment en Europe du Nord. La présence/absence de ces Palestiniens dispersés et les différents liens qu'ils entretiennent avec les habitants, sans évoquer les imaginaires transnationaux qu'ils suscitent chez ceux qui sont restés, dessinent un camp « hors les murs », dont l'importance dans la structuration de l'espace social commun n'est pas négligeable. Explorer le nouveau Nahr al-Bared surgissant des gravats ne consiste donc pas uniquement à suivre l'évolution des travaux, l'installation progressive des habitants et les accommodements auxquels elle donne lieu. Cela implique, comme le font les réfugiés, de superposer des répliques inachevées, qui chacune figure une version du



Image satellite du camp de Nahr al-Bared avant sa destruction. Le vieux camp au bâti dense se distingue clairement des extensions © Google Earth.

camp – planifié, imaginé, projeté, délocalisé – et à en observer les ajustements problématiques.

La description du camp s'apparente ainsi à une délicate opération d'assemblage, de façon à en faire ressortir les contours mouvants, territoriaux, sociaux et culturels. Le premier fragment à collecter se trouve à une dizaine de kilomètres au sud, dans le camp de Badawi, où une majorité d'habitants a été déplacée fin mai et début juin 2007 : la cohabitation rend explicite la « personnalité » de chacun des camps. Le deuxième fragment est constitué par l'histoire du lieu, celle de sa mise en place ou de son *em-place*ment et, après la destruction, par la rémanence de la configuration première, telle qu'elle se manifeste dans les discours de la perte, lors d'une campagne de recueil d'informations foncières auprès des habitants, destinée à servir de support à la reconstruction. Le réinvestissement de l'espace du camp par les pratiques matérielles et symboliques, en concomitance avec l'actualisation des relations avec la diaspora, forme un dernier fragment. On observe alors les logiques centrifuges et centripètes qui

territorialisent le camp, tout en l'annexant à ses extérieurs lointains, principalement les pays européens.

Été 2007 : « Romance triste pour Nahr al-Bared »

« Maintenant, j'ai la voix très fatiguée, j'ai pris du retard, sur le CD, j'ai 6 chansons sur Nahr al-Bared. Je dois aller chez le docteur et j'espère que ça va aller. J'aime beaucoup la musique, c'est mon don. Ce que je préfère, c'est la romance.

- Mais ce que tu as écrit sur Bared ce n'est pas de la romance...
- Triste... c'est une romance triste. »

Abdallah, déplacé à Badawi, octobre 2007.

« Mon voisin qui était près de nous, je ne peux pas dire où il est à ce moment. Quand on a été déplacé, on s'est dispersé. Si je vois mon voisin, c'est comme si je vois ma maison. Il me manque beaucoup. Je ne sais pas où il est, le Liban est grand et 45 000 personnes ont été dispersées. Je veux dire, mon voisin est où, mon ami est où ? J'ai perdu mes meilleurs amis. Je ne les vois pas, je peux les voir et parler avec eux sur internet, on est dans un même pays. Je parlais avec mes amis sur internet, quand j'étais à Bared, mes amis qui sont en Europe ou en voyage. Mais maintenant je parle avec mes amis au Liban comme si on était dans différents pays. »

Wissam, déplacé à Badawi, octobre 2007.

Deux camps en un

Dans une chanson composée en hommage à « son camp » détruit, Abdallah, jeune artiste palestinien, promet de ne jamais l'abandonner. Déplacé avec une dizaine de milliers d'habitants dans le camp voisin de Badawi, il entend durant tout l'été les coups sourds et réguliers des bombardements, qui mettent les immeubles à terre les uns après les autres, et aperçoit les lueurs des explosions la nuit venue. À ce spectacle désespérant s'ajoutent les difficultés du quotidien qu'amplifient les conditions d'hébergement précaires. Les tensions provoquées par l'afflux de déplacés dans le camp de Badawi sont importantes et, tandis que les esprits s'échauffent autour du renchérissement du prix des loyers, de l'exploitation économique des habitants de Bared d'un côté et de l'occupation des écoles par les déplacés de l'autre, Abdallah constate que l'on trouve désormais à Badawi « deux camps en un ».

La crise provoque une cohabitation inédite entre les habitants des deux camps et rend ainsi apparente l'existence d'« esprits de camp » bien



État des destructions dans le camp de Nahr al-Bared (en noir, les immeubles classés pour démolition) © UNRWA et Nahr el Bared Reconstruction Commission, 2008.

différenciés. Si les deux camps entretiennent d'étroites relations, matrimoniales et familiales, en vertu de leur proximité et parce qu'une partie des réfugiés de Badawi, créé en 1955, est originaire de Bared, chacun développe sa propre conscience territoriale en demeurant attaché à son espace, dont il souligne la spécificité et les caractéristiques. Les variations linguistiques perceptibles dans l'accent et le lexique sont autant de marqueurs de l'appartenance à l'un des deux camps. L'emploi de *issa* (maintenant), courant à Bared, au lieu de *hala*, davantage utilisé à Badawi, est rapporté à une forme persistante de ruralité et à un marqueur de « palestinité ». La proximité de Tripoli conférerait par contraste une urbanité à un Badawi plus « citadinisé » (*mutammadin*). Bared, plus éloigné de la grande ville du Nord, aurait moins subi l'influence libanaise. Il serait resté plus « palestinien » et plus conservateur – mais « n'est-ce pas une bonne chose que de veiller au maintien de ses traditions ? », insiste un peu sur la défensive Ahmad, originaire de Bared, au cours d'une discussion. Pourtant, la ville, c'était Bared : « Au début, il n'y avait rien, des tentes et la nature hostile, nous en avons fait une ville », commente Maha, arrivée au Liban à l'âge de quatre ans. Le discours sur le camp disparu met en relief son urbanité spécifique, celle d'une ville

commerciale ouverte sur ses environnements mais aussi jalouse de ses traditions et concentrée sur le maintien de son caractère palestinien.

Les nombreux magasins de la rue centrale du marché et les encombrements provoqués par les hommes et les véhicules témoignaient de l'intensité de l'activité économique : bijouteries luxueuses, variété des services, proximité des commerces – tandis qu'à Badawi, « il faut marcher pour trouver ce que l'on cherche ». Les habitants de Bared qui ont fréquenté durant plus d'une année le camp de Badawi et qui pour une partie d'entre eux continuent de le faire insistent sur les différences d'ambiance entre les deux camps. Bared était plus grand et échangeait davantage avec les habitants des villages libanais environnants qui venaient y acheter à prix réduits des marchandises bon marché, dont une partie était importée en contrebande de la Syrie toute proche. Cette caractéristique faisait la richesse de ce camp, qui constituait un centre important de l'économie palestinienne au Liban. Mais elle aurait également suscité bien des jalousies, notamment de la part de commerçants libanais de la région ; des jalousies, entretient la rumeur, qui pourraient bien expliquer le déferlement de violence et les destructions. Bared attirait ainsi une foule d'anonymes acheteurs tandis que Badawi est un camp plus modeste et probablement aussi mieux tenu par les organisations politiques : les miliciens de Fath al-islam en furent expulsés alors qu'ils purent s'installer à Bared. Le discours des habitants de Bared sur leur ville articule deux éléments : la familiarité avec le microquartier, la ruelle ou l'impasse et avec ceux qui y vivaient, souvent des proches, et l'urbanité propre à une ville structurée par les échanges commerciaux. Badawi, plus proche de la ville libanaise, en subit l'influence du point de vue de ses mœurs plus libérales.

Ainsi, en cet été 2007, Nahr al-Bared survit hors de ses frontières. Il se maintient dans la mémoire des habitants et dans leur élan militant pour une reconstruction la plus rapide possible. Ses contours sociaux émergent quand la société qu'il abritait apparaît au révélateur du déplacement à Badawi. Au-delà de sa dimension territoriale, il opère comme un référent, porteur de qualités un peu antagoniques (urbanité et conservatoire des « traditions palestiniennes »), que les habitants peuvent mobiliser *a fortiori* en ces temps troublés.

La seconde nakba

Le sort dramatique du camp suscite une production artistique et militante dès les premiers jours de la « catastrophe ». Dans les camps, la production culturelle palestinienne est investie d'une mission de support identitaire et politique, même si toutes sortes d'accommodements existent vis-à-vis de l'impératif moral de défense de la cause, l'« impératif moral de se

souvenir » [Picaudou, 2006, p. 27]. Les compositeurs et paroliers des chansons des différents orchestres de musique politique et nationaliste se saisissent ainsi du drame pour le mettre en mots et en musique. Avant même la fin des combats, un CD artisanal sobrement intitulé *Chansons pour Nahr al-Bared* circule à Badawi. Il contient cinq chansons arrangées et enregistrées dans les deux home-studios du camp. L'un des morceaux énumère les noms des civils tués durant les combats, la publicisation permet de faire accéder la victime au rang de martyr (*shahid*). Cette évocation sonore accompagne l'affichage de portraits sur les murs des camps par les organisations politiques, parfois les familles elles-mêmes. La première chanson du disque est l'œuvre du groupe Ushaq al-Uqsa (les passionnés de la mosquée Uqsa à Jérusalem) et débute par une narration : un enfant demande à l'auditeur d'écouter l'histoire de son peuple et déclame sur fond d'une mélodie jouée au *nay* (flûte de roseau) : « [...] Quoi de plus dur que la blessure de la nakbé, si ce n'est ce qui s'est passé à Bared » (*Shû as'ab min jurhat an-nakbé, ghayr allî bil-bâred sâr*).

Le registre utilisé dans les chansons, les slogans et les discours en général (la parole des habitants) renvoient explicitement à la rhétorique de la cause palestinienne et à la nakbé (ou *nakba* en arabe standard), la catastrophe, terme désignant la création de l'État d'Israël et l'exil de près de 800 000 Palestiniens dont 100 000 se fixent au Liban en 1948. La rhétorique est transposée à l'actuelle « catastrophe », qui se présente comme une répétition de l'histoire, à plus de soixante ans d'intervalle. Le droit au retour, qui s'applique depuis 1948 à la terre des ancêtres en Palestine (résolution 194 du conseil de sécurité des Nations unies), est étendu au retour à Nahr al-Bared. Les slogans exigent ainsi l'application d'un « droit au retour à Bared », d'autres indiquent que soixante années ont passé et que la *nakba* dure toujours, sur fond de photos du camp détruit et de la mosquée al-Uqsa à Jérusalem, lieu saint de l'islam et symbole nationaliste palestinien et arabe. De la même façon, la « *nakba* de Bared », ou encore la « deuxième *nakba* », est dénoncée par les organisations politiques. Le mot *nakba* est devenu au fil du temps un terme générique pour désigner les drames qui s'abattent régulièrement sur les Palestiniens. Récemment, un responsable associatif de Nahr el-Bared évoquait une « troisième *nakba* » pour les habitants de son camp devant faire face à l'afflux massif de Palestiniens de Syrie, ce qui n'est pas sans provoquer des difficultés de tous ordres alors que la reconstruction du vieux camp est loin d'être achevée.

Cette imbrication des lexiques crée une confusion des temporalités entre l'horizon d'un retour qui se présente sous la forme politique et morale d'une exigence de justice et les cadres de la vie quotidienne investis de significations et d'attachement. Ces cadres matériels, symboliques et topologiques, confèrent au camp sa propre historicité, un temps déposé dans une



Affiche sur le retour à Nahr al-Bared : « Nous rentrerons. Soixante ans ont passé et la *nakba* continue. » © Camp de Badawi, 2008.

forme urbaine qui, à son tour, comme celui de la vie en Palestine, disparaît pour laisser la place à une nouvelle formule de l'installation/réinstallation. Néanmoins, le discours de la perte et de sa réitération appelle aussitôt des commentaires sur la capacité de résilience de la société palestinienne, son aptitude à survivre à la disparition de son territoire et son endurance face aux situations dramatiques.

Sur les berges du fleuve froid

Du campement à la ville

En 1949, un camp est installé sur une parcelle d'un kilomètre carré en bord de mer, entre le village libanais d'Abdé et l'embouchure du « fleuve froid » (Nahr al-Bared), qui chemine depuis les montagnes libanaises, où il prend sa source à plus de 1 500 mètres d'altitude. Des réfugiés logés dans des conditions précaires depuis près d'une année dans la plaine de la Bekaa, non loin du lac Qaraoun, y sont acheminés et installés pour bénéficier de meilleures conditions climatiques et sanitaires. Comme la plupart des Palestiniens au Liban, ils sont originaires des régions limitrophes, précisément des districts de Galilée-Acre et de Haïfa – une petite proportion d'entre eux est constituée par la bourgeoisie urbaine de Jérusalem et par des habitants de Jaffa qui se sont rendus à Beyrouth en bateau. L'action humanitaire

internationale prend différentes formes institutionnelles avant de se fixer en mai 1950, avec la création d'un organisme spécifique pour la prise en charge des réfugiés palestiniens au Proche-Orient, l'UNRWA.

Les réfugiés sont tout d'abord hébergés sous des tentes. Selon un processus généralisé [Latif, 2008], une dizaine d'années après sa création, le campement se solidifie et des cabanes et baraques en brique, coiffées de toitures en tôle ondulée, remplacent les tentes. Peu à peu le camp se sédimente et se densifie, le tissu commercial se diversifie. Bien que la tôle ondulée demeure un élément emblématique de la condition des réfugiés, elle se raréfie progressivement dans le paysage. Le plasticien palestinien originaire de Sabra, Abdel Rahman Katanani, privilégie ce matériau dans des œuvres. Il crée des installations représentant le camp – son but est de sortir celui-ci de ses frontières –, elles sont composées de petites habitations précaires en matériaux de récupération, autour desquelles sont disposées des silhouettes d'enfants en train de jouer, découpées dans de la tôle ondulée. Il faut noter que cette représentation n'est pas nécessairement celle des habitants des camps, qui peuvent y voir une vision dépréciatrice de leurs lieux de vie. Une ville dense s'élève, faite d'immeubles de plusieurs étages disposés le long d'un réseau complexe de ruelles étroites, tandis qu'une seule voie importante traverse le camp. La toponymie mise en place au premier temps de l'installation perdure jusqu'à nos jours, elle reflète la logique du regroupement effectué sur la base de l'origine géographique. Ainsi, chaque quartier porte le nom de la localité de Palestine dont sont issus les réfugiés qui l'occupent. Ces toponymes, soigneusement transmis, inscrivent les familles dans une généalogie palestinienne. On peut citer parmi les plus importants : Sa'sa', Jahula et Safsaf (district de Safad), al-Birwa, al-Damun et al-Ghab-siyya (district de Akka) ou encore Safouri (Nazareth). Dans les années 1970, ces noms de lieux ne reflètent plus vraiment la réalité du peuplement des quartiers, du fait de la multiplication des mariages entre descendants d'habitants de localités palestiniennes diverses. À cette même époque, mais le phénomène prend réellement de l'ampleur dans les années 1980, les nouvelles générations sortent du camp saturé pour s'installer dans son voisinage direct. Des extensions se développent principalement vers l'ouest et le sud. Durant la guerre, le camp accueille des déplacés des autres camps et groupements : membres du Fatah expulsés de Beyrouth et établissement du quartier de al-Muhajirin (les « migrants ») pour accueillir les déplacés en provenance de Tall el-Zaatar à Beyrouth, détruit en 1976.

La toponymie du nouveau camp s'appuie sur la particularité des lieux et non plus sur l'origine de ceux qui s'y installèrent lors de l'exil : ainsi de l'avenue de la Voie (*as-sikka*), en référence à l'ancienne voie ferrée, de la Corniche (qui désigne la zone le long de la mer) ou du Nahr, pour le quartier adossé au lit du fleuve. En 2007, à l'aube des combats, le camp est donc une

ville dynamique, « la porte commerciale du Akkar », région au sein de laquelle est enclavé Nahr al-Bared. L'ensemble, avec le « nouveau camp », abrite près de 30 000 âmes, des Palestiniens pour la plupart, mais aussi des Libanais. Les liens avec les municipalités environnantes sont étroits, y compris par l'alliance, comme en témoigne la longue tradition d'intermariage entre Nahr al-Bared et le bourg voisin de Muhamara ¹.

Cartographier le camp disparu

La bataille qui dure un peu plus de trois mois s'achève sur un champ de ruine. Les habitants craignent dans un premier temps que le camp ne soit pas reconstruit. Ils n'ignorent pas que seuls douze camps demeurent sur les seize initialement installés au Liban : un fut évacué dans les années 1960 et trois détruits durant la guerre. Cependant, le principe d'une restauration rapide sur le même terrain est très vite acquis. Des discussions s'engagent alors sur les modalités de cette reconstruction entre l'UNRWA, l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), l'armée libanaise et une société de travaux publics. Le plan de reconstruction qui est proposé prévoit « un réseau de routes orthogonales et de bâtiments de grande hauteur en rupture complète avec le tissu organique du camp d'origine » [Grisel et Michelon, 2010, p. 32]. Il ne correspond en rien aux vœux des habitants qui peuvent être résumés en trois points : conserver le principe des unités familiales d'habitation (les immeubles abritant en général plusieurs générations d'une même famille), retrouver le tissu social précédant la destruction, notamment le voisinage, et améliorer les conditions de vie [Grisel et Michelon, 2010, p. 33].

Mais la question de la reconstruction du camp reste alors suspendue à l'établissement d'un plan tenant compte de la situation avant la destruction. Or il n'existe aucun recensement systématique du foncier, aucun relevé de l'occupation des appartements et des différents immeubles. Dès lors, un groupe composé d'architectes, d'urbanistes et de volontaires palestiniens et internationaux est constitué avec le soutien de l'UNRWA pour faire un plan intégrant les informations relatives au relevé des habitations (le Nahr el Bared Reconstruction Commission for Civil Action and Studies, NBRC). Chaque famille est invitée à décrire son immeuble, son habitation, les occupants des différentes pièces et à en indiquer la superficie, de façon à proposer un schéma de reconstruction reproduisant ce qui existait précédemment, mais avec d'indispensables accommodements, notamment ceux

1 Voir INTERNATIONAL CRISIS GROUP (2012), « Lebanon's Palestinian dilemma. The struggle over Nahr al-Bared » *Middle East*, rapport n° 117, 1^{er} mai, p. 11. Entretien avec un responsable d'état civil de Muhamara.

demandés par l'armée libanaise, et en améliorant la qualité de l'espace habité. Toutefois, la réplique du camp ainsi obtenue s'avéra inutilisable pour soutenir un plan de reconstruction en raison du manque de fiabilité des données : des habitants ayant déclaré plus d'espace et d'autre moins que ce qu'ils détenaient originellement [Halkort, 2013]. L'échec de cette opération est également imputable aux dissensions au sein de la commission, dont une bonne part provient des luttes de pouvoir entre les membres du groupe d'activistes et les factions palestiniennes [ICG, 2012].

Finalement, le plan du camp est dessiné par une unité de l'UNRWA (*design unit*), à laquelle participent des membres du NBRC, qui intègre désormais des membres de comités populaires palestiniens. Le plan retenu suit la morphologie de l'ancien camp tout en s'en distinguant considérablement du point de vue de la forme des espaces. Il s'organise autour de « blocs d'habitation réunissant plusieurs immeubles accolés autour d'une cour semi-public » [Grisel et Michelon, 2010, p. 33].

« Le camp n'est pas mort » (retour à Bared)

« Même avec la reconstruction, le tissu social est resté, les gens n'ont pas été séparés, celui qui était en bas ne s'est pas retrouvé en haut, chacun est revenu là où il était avant la crise de Nahr al-Bared. [...] Rien n'a changé, personne n'a été déplacé, et c'est ce que voulaient les gens. »

Abed, 13 décembre 2012.

Bienvenue à Sa'sa'

Pour saluer la livraison du premier lot d'immeubles en avril 2011, là où s'élevait le quartier de Sa'sa', l'UNRWA a installé une pancarte pour expliquer son action et faire état des travaux en cours secteur par secteur. Une main anonyme a ajouté au marqueur épais : « Bienvenue à Sa'sa'. » Cette formule avenante est accompagnée d'une seconde adresse au visiteur figurant sous la première : « Bienvenue à Nahr al-Bared. » Ce petit rappel toponymique vient opportunément souligner la première étape du recouvrement de la logique administrative par la logique habitante. Les deux systèmes toponymiques coexistent : vernaculaire et administratif. L'UNRWA divise le camp (ancien et nouveau) en secteurs identifiés par une lettre de l'alphabet latin – secteurs A, B, C, etc. – et en « packages » de reconstruction, au nombre de neuf (de zéro à huit), qui correspondent chacun à un îlot d'habitations. Les habitants utilisent les anciennes appellations pour désigner les parties nouvellement reconstruites de l'ancien camp ; ce faisant, ils rétablissent la continuité un temps menacée par la



Graffitis sur un mur du nouveau camp. On peut lire : « Camp pas mort », « Rap », « Hip-hop », « Rebelle », pseudo d'un (du seul ?) rappeur de Nahr al-Bared © Nicolas Puig.

guerre et la destruction. Ils ne méconnaissent par pour autant le langage de la planification qu'ils doivent maîtriser dans leur relation avec l'UNRWA (dont une bonne partie des employés sont originaires du camp).

À peu de choses près, les habitations conservent la structure par famille préexistante à la destruction. Les membres d'une même famille partagent un immeuble, chaque génération occupant un étage, comme c'était le cas avant la destruction du camp. Le soulagement immense de retrouver un logement pour soi (et souvent de sortir de l'hébergement très pénible dans les baraquements d'urgence) est contrebalancé par la profonde déception liée à son exigüité. Le *design unit* de l'UNRWA a dû en effet tenir compte de l'imposition par l'armée d'une largeur minimale de rue – afin de permettre le passage de véhicules blindés –, le gouvernement libanais ayant de son côté refusé d'octroyer des terrains supplémentaires pour agrandir le camp. Néanmoins, la vie reprend très rapidement dans les immeubles à peine réoccupés, au milieu des odeurs de peintures fraîches et d'huisseries boisées. Des épiceries ouvrent en rez-de-jardin, les enfants investissent les espaces de leurs jeux sonores. Dans les extensions, l'activité, qui reprenait lentement au rythme des retours des familles, s'est accélérée depuis l'été 2012. Les mesures de surveillance particulièrement contraignantes mises en place par

l'armée libanaise sont partiellement assouplies. Par exemple, des manifestations contre le comportement de l'armée et sa gestion sécuritaire du camp aboutissent à la suppression du permis d'entrée dans le camp, jusque-là obligatoire pour les Palestiniens (mais pas pour les Libanais). Il reste à apprécier les réponses des habitants aux propositions d'habiter, que recèlent architecture et urbanisme du bâti reconstruit.

Les célébrations accompagnant les mariages, comme les processions qui sillonnent les rues du camp au rythme des tambours et au son de la cornemuse (*guirba*), instrument perçu comme un élément important du patrimoine palestinien, participent à la reprise de l'animation des lieux. Les mécanismes sociables de l'entre-soi se remettent progressivement en place avec la recréation d'espaces discursifs partagés où s'échangent différentes nouvelles et informations. Cet espace est redoublé par un site internet et un forum sur lesquels circulent toutes sortes d'informations et de positions. Ce site prolonge les arènes de sociabilités et permet à ceux qui n'ont pas encore pu retourner au camp d'en partager à distance la vie et les discussions². Les rumeurs s'insèrent dans ces activités discursives comme des formes spécifiques d'argumentation. Elles articulent la situation vécue à des causalités générales (la politique américaine au Proche-Orient et ses effets directs sur le local ou encore les manipulations sionistes) et proposent des réparations symboliques (quand un père libanais refuse d'assister à l'enterrement de son fils soldat car il s'était rendu coupable de vol dans les appartements du camp). Ces rumeurs ont une vocation défensive, elles donnent du sens à la situation et cimentent le collectif. Elles s'apparentent ainsi à une forme protectrice de l'habiter³.

Des camps hors les murs

Le retour des émigrés lors de l'été 2009, saison préférée pour les visites, après deux années d'absence, représente une étape importante dans le processus de revitalisation du camp. En effet, la présence de ces Palestiniens de l'étranger, de Scandinavie surtout, où depuis la guerre du Liban ils ont pu s'installer durablement, semble bien indiquer l'imminence d'un retour à une certaine normalité. Restés fidèles au camp, dans lequel ils conservent des branches entières de leur parentèle, ils amènent avec eux les bouffées séduisantes d'un ailleurs où la vie est plus facile, où, au moins, l'on jouit des

2 Site et forum des camps de Nahr al-Bared et de Badawi, consultables sur <www.nahrel-bared.net>.

3 Pour un développement sur les sociabilités et la circulation des rumeurs à Nahr al-Bared, voir PUIG N. (2012), « Villes intimes. Expériences urbaines des réfugiés palestiniens au Liban », dans DORAI K. et PUIG N. (dir.), *L'Urbanité des marges. Migrants, réfugiés et relégués dans les villes du Proche-Orient*, Paris, Téraèdre, p. 245-249.

droits civiques et citoyens dont sont privés les réfugiés, génération après génération. Dans les brumes de la chaleur estivale, les nombreuses fêtes familiales (processions nuptiales, soirées de jeunes, mariages) rassemblent les résidents à peine revenus dans le nouveau camp et les immigrés débarqués de leurs appartements des capitales septentrionales. L'écheveau relationnel qui relie les expatriés entre eux et avec leurs proches restés au camp dessine un camp hors les murs. Les solidarités familiales, notamment, se maintiennent tant bien que mal entre la rive orientale de la Méditerranée et les confins européens. La crise vient d'ailleurs de mettre à rude épreuve les pratiques d'entraide car certains expatriés ont dû financer la location d'un appartement pour éviter à leurs proches le lot commun d'un hébergement pénible dans une école. Il n'en reste pas moins que, dans Bared qui reprend vie, on est souvent surpris par la mentalité et les manières de faire des émigrés et on sait bien que l'Europe vous change et qu'on y perd quelque chose de soi, d'assez indéfinissable d'ailleurs, cette patine sociable que l'on acquiert dans la longue familiarité avec le camp. Preuve en est, il n'est pas rare que des pères de famille placent au camp durant la saison estivale leurs enfants, désormais nantis de nationalités de pays développés.

Inversement, les quelques jeunes – ils sont de moins en moins nombreux – parvenus en Europe, le plus souvent après un périple éprouvant, sont pris en charge par des membres de leur famille, le temps de stabiliser leur situation. L'émigration se fait majoritairement par des voies illégales, mais elle reste possible par le mariage avec un expatrié et par la poursuite d'études supérieures dans un pays développé (Australie et Canada le plus souvent). Wissam a achevé son périple à Odense, au Danemark, où son oncle maternel lui a trouvé un studio dans un ensemble HLM. Il passe le plus clair de son temps libre sur Skype et Facebook. Dans bien des cas, les réseaux sociaux font office de cordons ombilicaux raccordant le migrant au camp. Wissam documente sa nouvelle vie, du moins les aspects les plus agréables et « dépaynants », en postant de nombreuses photos où il prend la pose sur les fonds verdoyants des jardins d'Odense, ou encore dans les décors de la ville historique. Il s'expose aussi beaucoup en musicien, en train de chanter dans un studio d'enregistrement ; il a d'ailleurs gravé une chanson qui circule désormais sur YouTube en hommage à son camp (« Que Dieu soit avec toi ô Bared »). En communication sur Skype avec des amis du camp, il demande à les voir chacun pour échanger quelques salutations et nouvelles, prolongeant la socialité caractéristique du camp malgré l'absence. La webcam est ainsi dirigée vers les *shabab* (jeunes), rassemblés dans un café à tuer le temps et, pour autant que l'autorise le toujours médiocre signal wi-fi, quelques pas à l'extérieur permettent de montrer à Wissam l'une des rues du camp. Il la distingue à peine derrière l'amas de pixels vacillant sur son écran. En attendant, Wissam se préoccupe de sa

situation administrative. En situation illégale au Danemark et ne se faisant guère d'illusion sur les chances d'acceptation de sa demande d'asile déposée en Suède, il s'est mis en quête d'une jeune fille de « bonne éducation » à marier, ce qui reste la voie la plus sûre pour obtenir la légalisation de sa présence au Danemark. Pour trouver celle qui lui permettra d'accéder enfin à une citoyenneté, il passe par ses proches restés au camp, auxquels il demande assistance. La mère de son beau-frère lui indique finalement une jeune fille dont il pourrait faire la connaissance, sous l'autorité sourcilleuse de ses parents. Cette « triangulation » permet d'élargir son cercle de relation dans le pays de résidence, en sollicitant les proches vivant au camp. Quelle que soit la fin de l'histoire, du chapitre des fiançailles et du mariage à tout le moins, ce détour par le camp comme ressource pour prendre pied au Danemark met en relief l'une des modalités par lesquelles le camp se prolonge dans un lointain européen.

Le camp retrouvé

À Bared, l'heure est au rétablissement de la normalité face aux accidents de l'histoire. Les réfugiés réinscrivent leur trajectoire et celle du camp dans une double généalogie, palestinienne et locale. Cette quête se manifeste dans les rhétoriques habitantes, à commencer par les reprises toponymiques dont la portée symbolique se trouve ainsi redoublée, dans la production culturelle et l'énonciation politique. Un jeu complexe de recouvrements, de concomitances et d'exclusion s'établit entre des ordres fragmentaires. Ainsi et progressivement, le camp reprend « place ». À la fois manifeste spatial et forme urbaine en devenir générant sa propre historicité, il redevient lieu de pratiques et de représentations, espace d'attachement et de référence, ressource, enfin, pour celui qui en demeure éloigné.

Références musicales (chansons sur Nahr al-Bared) :

WEHBÉ Abdallah (2012), « Que Dieu soit avec toi ô Bared », consultable sur <www.youtube.com> en entrant « allah mazak ya bared abdullah wehbi ».

WEHBÉ Abdallah (2007), « Chanson pour Nahr al-Bared. Ce n'est pas possible » (*aghniya Nahr al-Bared, mish mau!*), consultable sur <www.youtube.com> en entrant « Abdullah Wehbi Nahrelbared Song ».

MC TAMARRUD (MC Rebelle) (2008), « Celui qui a une carte bleue doit en être fier » (« elli hâmel hawiyé zar'é, rasu 'alî »), consultable sur <www.youtube.com> en entrant « Camp de Nahr al-Bared : Rapper contre la misère de l'après-guerre » (avec sous-titres en français). *N. b.* : Le bleu est la couleur de la carte d'identité des réfugiés au Liban.